

époux sentit son cœur se briser. Douce et confiante, elle avait cru trouver un avenir fortuné et n'avait rencontré que la douleur.

Lorsque Dieu lui accorda un enfant, la triste épouse se redressa comme une joyeuse mère: Je l'aimerai, il me consolera, se dit-elle.

Sourde désormais à toutes les voix qui lui racontaient l'existence débauchée de son mari, elle concentra en ce petit être tout ce que Dieu avait mis d'amour en elle.

J'en ferai un savant, pensait la digne femme, il ne connaîtra pas ce monde corrompu, et ne ressemblera pas à son père...

Un jour, la nouvelle de la mort du brillant capitaine des gardes, se répandit dans Leyden.

Un courrier du ministre confirma cette douloureuse nouvelle: M. Van-Der-Bader avait été tué en duel.

En apprenant la triste fin de celui qu'elle avait aimé, l'épouse abandonnée sentit un éclair de haine traverser son cœur.

Cette cour royale, pleine de rayons et de parfums, lui apparut comme le bouge du désordre et de la corruption; allant plus loin, elle laissa grandir en elle un dégoût profond pour la société.

Toute à son fils, elle dirigea ses jeunes études avec une constance et une fermeté au-dessus de toute comparaison.

Elle dépassa le but qu'elle voulait atteindre.

A force de montrer à l'enfant le monde comme un enfer et les femmes comme des démons, elle lui inspira un dégoût insurmontable de l'un et une terreur invincible des autres.

A dix-huit ans, le jeune étudiant était un misanthrope consommé, fuyant les hommes qu'il ne connaissait pas encore,

et se dérobaux femmes qu'il ne devait probablement jamais connaître.

La vie austère qu'il menait en fit bien vite un savant.

Cette surabondance de sève que la jeunesse prodigue, Van-Der-Bader, lui, la donna à la science.

Il devint savant parce qu'il ne devint pas amoureux.

Bientôt ses travaux furent remarqués, et son nom franchit les limites de l'ambition maternelle qui s'en alarma.

Mais l'élève avait été trop docile aux leçons dont on avait nourri sa jeunesse pour s'émouvoir du bruit qui se faisait autour de sa personne.

Les quelques personnages célèbres qui vinrent dès cette époque, saluer le petit prodige, durent retourner chez eux avec de singulières pensées: le jeune Docteur, ce puits de science, était modeste et timide! Il rougissait comme une jeune fille, se troublait comme un enfant, et ne connaissait rien, oh! rien absolument en dehors du monde scientifique.

En prenant de l'âge, le Docteur avait pris un peu plus de science, et s'était absorbé complètement dans des travaux qui étaient toute sa vie.

Lorsque la mort surprit brusquement Mme Van-Der-Bader, le Docteur qui approchait de la quarantaine et qui n'avait jamais quitté sa mère, sentit pour la première fois la fièvre du désespoir agiter son être.

Pour la première fois aussi, il jeta sur ses fourneaux un regard de doute. Le savant se sentait vaincu!

Lorsque la terre eût reçu le corps de la mère, le fils reprit le front penché, le regard morne, le chemin de sa maison déserte.

Il était seul désormais!

L'isolement dans lequel le laissa la